

M. Picquet n'hésita pas à exécuter, pour sa part, la résolution conçue par M. de Lévis. Au lieu de s'en retourner en France par la voie ordinaire, où il lui aurait fallu rencontrer les ennemis de sa patrie, il prit le chemin des grands lacs, des Illinois et de la Louisiane.

"Il espérait, dans cette retraite, dit Lalande, emmener avec lui les grenadiers de chaque bataillon, pour sauver ainsi les drapeaux et l'honneur de leur corps : mais il n'en fut pas le maître. Il fut obligé de se contenter de vingt-cinq Français qui l'accompagnèrent jusqu'à la Louisiane. Il avait avec lui deux petits détachements de sauvages, dont l'un le précédait de quelques lieues, et l'autre l'accompagnait, et ils étaient relevés successivement par de pareils détachements, à mesure qu'il trouvait différentes nations. Celle qui le quittait le remettait à une autre nation, en le recommandant comme un père. Partout on lui faisait des réceptions admirables ; partout il trouvait les sauvages dans les meilleures dispositions, et recevait leurs protestations de zèle et d'attachement inviolable envers le roi."

Il y a quelque chose de vraiment grand dans cette retraite quasi triomphale d'un vaincu, par un chemin dont la longueur et la difficulté effraient notre imagination, avec des démonstrations admirables de sympathie de la part de ces pauvres sauvages qui devaient au bon missionnaire ce qu'ils avaient de meilleur, la foi et la civilisation.

M. Picquet demeura vingt-deux mois à la Nouvelle-Orléans, où il s'employa à pacifier les esprits, et à ramener la concorde qui avait été gravement compromise par certaines difficultés survenues entre le gouverneur et les habitants.

De retour en France, M. Picquet y reçut toutes les marques de respect et de considération auxquelles lui donnaient droit les immenses services qu'il avait rendus à l'Église et à son pays. Les gouverneurs, les généraux, les officiers qui l'avaient connu au Canada ne cessaient de louer ses vertus, ses travaux et son mérite. M. Duquesne rendait hommage à son grand désintéressement : "Il s'est rendu, disait-il, d'autant plus digne de notre reconnaissance, qu'il a mieux aimé retourner au Canada et continuer ses services, que de vivre dans sa patrie et recueillir l'héritage de ses parents, qui l'ont déshérité, comme nous l'avons appris, pour n'avoir pas voulu rester en France, il y a dix ans, lorsqu'il y vint accompagné de trois sauvages."¹

M. de Vandrenil se plaisait à vanter ses talents pour gagner l'esprit des sauvages, ses ressources dans les moments critiques, et son activité pour tout ce qui pouvait promouvoir les intérêts de l'État et de la religion. M. de Bougainville disait que son crédit auprès des nations sauvages avait été de la plus grande utilité pour les affaires militaires et politiques du Canada. M. de Lévis, qui avait toujours admiré ses travaux, son zèle, son désintéressement, ne cessait d'exciter son ambition et de l'engager à faire quelques démarches pour arriver à une haute position, à l'épiscopat, par exemple, dont il le savait éminemment digne.

Jamais il n'y voulut consentir. Ce grand homme qui, comme nous venons de l'apprendre de M. Duquesne, avait préféré perdre ses héritages de famille plutôt que de renoncer à ses œuvres en Amérique, qui avait été obligé, pour payer ses dépenses de voyage, lors de son retour en France, de vendre les livres que le roi lui avait donnés en 1754, qui avait toujours sacrifié en faveur de ses missions les petits honoraires qu'il recevait, n'ignorait pas qu'on a toujours plus de vrai bonheur à faire le bien dans des positions humbles et modestes que sur les grands théâtres. En arrivant en France, il se mit à la disposition de l'arche-

¹ *Lettres édifiantes*, p. 56.